





DÉFENSE
DE
LA RÉVÉLATION
CONTRE
LES OBJECTIONS
DES ESPRITS-FORTS,

Par M. EULER.

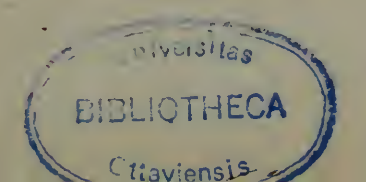
SUIVIE

DES PENSÉES DE CET AUTEUR
SUR LA RELIGION,

SUPPRIMÉES DANS LA DERNIÈRE ÉDITION
DE SES
LETTRES
A UNE PRINCESSE D'ALLEMAGNE.

A PARIS,
Chez Adrien Le Clere, Imprimeur de N. S. P. le Pape, quai des Augustins, n°. 39.

1805.



AVERTISSEMENT

DU LIBRAIRE.

M. Euler, trente ou quarante ans avant sa mort, et lorsqu'il étoit déjà placé par le public à la tête des géomètres de l'Europe, publia en allemand un petit ouvrage sous le titre de *Défense de la Révélation contre les objections des esprits-forts.* Cet écrit rend le zèle de M. Euler pour la religion d'autant plus remarquable, que ces prétendus esprits-forts, contre lesquels il s'élève, dominoient alors, et donnoient le ton dans la capitale où il faisoit sa résidence; mais cet écrit est devenu aujourd'hui si rare, que nous en avons inutilement fait chercher un exemplaire dans toute l'Allemagne. Nous savions, heureusement, que peu de temps après qu'il eut paru, on l'avoit

traduit en françois, et que cette traduction avoit été rendue publique dans un ancien journal étranger, qui s'imprimoit à Gottingue et à Leide, sous le nom de *Bibliothèque impartiale.* Il nous a été bien difficile de découvrir un exemplaire de ce journal, aujourd'hui oublié comme tant d'autres; mais enfin il nous en est tombé un entre les mains, et nous avons reconnu que c'est dans les mois de juin et d'octobre de l'an 1755, que fut insérée la traduction de l'opuscule dont il s'agit. Des personnes très-habiles qui ont été priées d'en prendre lecture, nous ont assuré qu'on trouveroit difficilement ailleurs des réflexions sur la religion plus solides et plus profondes, exposées avec autant d'ordre, de précision et de clarté. Nous avons donc cru rendre à la religion un service essentiel, en redonnant au public un ouvrage si précieux, et qui aura, pour

toutes les classes de lecteurs, le mérite de la nouveauté.

On nous a conseillé de joindre à cet écrit de M. Euler, différens traits sur la religion, semés dans ses Lettres à une princesse d'Allemagne, et qui avoient été supprimés par M. de Condorcet dans la dernière édition de ces Lettres : ces morceaux sont sans doute très-intéressans par eux-mêmes; mais détachés de leurs véritables places, et n'ayant aucune liaison les uns avec les autres, ils auroient formé dans leur réunion, un assemblage très-informe; il nous a donc paru plus simple de reproduire l'article du onzième cahier de nos Annales littéraires et morales (1), où la der-

(1) Ces Annales, qui paroissent depuis environ dix ans, contiennent par mois deux cahiers de 48 pages chacun; le prix de la souscription est de 22 fr. 50 centimes pour l'année, et 12 fr. pour six mois.

nière édition des Lettres de M. Euler est confrontée avec la première, et où tous les passages supprimés dans la dernière sont rappelés.

Les retranchemens faits dans l'édition de Paris furent bientôt remarqués; et ils n'échappèrent point à l'œil pénétrant de Mme. de Genlis. Voici comment elle s'en explique dans un de ses derniers ouvrages, *les Monumens religieux,* p. 259. « M. Euler, le » plus grand géomètre de l'Allemagne, mé» prisa toujours les nouvelles doctrines; ses » Lettres à une princesse d'Allemagne fu» rent traduites dans toutes les langues. On » les traduisit en françois il y a vingt-cinq » ou vingt-six ans (1); mais elles déplurent

(1) Mme. de Genlis auroit dû dire qu'elles parurent à cette époque : elle ne s'est point rappelée que ces Lettres ont été écrites en françois par M. Euler, et que les défauts de style qu'il étoit convenable de corriger, ont fourni à M. de Condorcet un prétexte assez plausible d'en donner une nouvelle édition.

» beaucoup aux philosophes, parce que dans » cet ouvrage l'auteur appuie toujours la » science sur la base inébranlable de la re» ligion. Peu d'années après, M. de Con» dorcet en fit une nouvelle édition, annon» çant dans une préface qu'il supprimeroit » quelques *longueurs* : et ces longueurs » étoient tous les morceaux religieux, qui, » loin d'être des *longueurs*, servoient essen» tiellement à l'enchaînement des preuves » établies par l'auteur. C'est un fait que l'on » peut vérifier, en confrontant la dernière » édition avec l'ouvrage original. Cette pe» tite ruse philosophique qu'on a si souvent » employée, a causé en Allemagne un véri» table scandale, même à ceux qui sont les » moins attachés à la religion ».

La première édition des Lettres de M. Euler est épuisée, et l'on en chercheroit vainement un exemplaire chez tous les libraires

d'Allemagne et de France. Il n'en est pas ainsi de celle qui a été donnée par M. de Condorcet. Les retranchemens que l'auteur s'y étoit permis ne tardèrent pas à la décréditer. L'écrit que nous publions, et qui renferme tous les morceaux qu'on n'y trouve plus, pourroit lui servir de supplément : en le joignant à cette édition, il la rendroit semblable à l'originale. Il arriveroit de là, qu'un ouvrage si intéressant pour les sciences, et même pour la religion, ne seroit plus dédaigné par les littérateurs qui aiment les ouvrages tels qu'ils sont sortis des mains de leurs auteurs. D'ailleurs, la *Défense de la Révélation* qui est à la tête de cette espèce de supplément, éclaircit et confirme admirablement les témoignages honorables à la religion, que M. Euler s'est plû à répandre dans ses Lettres.



DÉFENSE
DE
LA RÉVÉLATION
CONTRE
LES OBJECTIONS
DES ESPRITS-FORTS.

I. Les forces de l'ame se manifestent par l'exercice de deux facultés, dont l'une porte le nom d'entendement, et l'autre celui de volonté. Or, comme tout bonheur consiste dans la perfection, celui d'une ame ne sauroit être produit que par la perfection de son entendement, et par celle de sa volonté. Par la même raison, une ame doit être estimée d'autant plus heureuse, qu'elle a poussé plus loin ces deux sortes de perfection. Et c'est aussi là dedans que consiste le vrai bonheur de l'homme en général, les avantages du corps n'y pouvant entrer pour rien, qu'autant qu'ils sont propres à augmenter

la perfection de l'entendement ou de la volonté. Car si ces avantages, et tous les biens corporels, n'avoient aucune influence sur l'état de l'ame, le bonheur de l'homme n'en recevroit aucun accroissement.

II. La perfection de l'entendement consiste dans la connoissance de la vérité, d'où naît en même temps la connoissance du bien. Cette connoissance a pour principal objet Dieu et ses ouvrages, puisque toutes les autres vérités, auxquelles la réflexion peut conduire l'homme, se terminent à l'Etre suprême et à ses œuvres. Car Dieu est la vérité; et le monde est l'ouvrage de sa toute-puissance et de son infinie sagesse. Ainsi, plus l'homme apprend à connoître Dieu et ses œuvres, plus il s'avance dans la connoissance de la vérité; ce qui contribue d'autant à la perfection de son entendement.

III. La plus grande perfection de l'entendement consiste donc dans une connoissance parfaite de Dieu et de ses œuvres. Mais comme une telle connoissance est infinie, aucun entendement n'en est capable; et par conséquent la souveraine perfection de l'entendement ne sauroit être attribuée qu'à un Dieu seul. Les hommes ne sont en état d'arriver qu'à un très-petit degré de cette connoissance. Cependant il peut y avoir

entr'eux, à cet égard, une différence fort considérable, fondée sur la diversité des forces de l'entendement, en sorte qu'un homme peut aller beaucoup plus loin dans ce genre qu'un autre. Pour obtenir donc le bonheur qui dépend de l'entendement, il faut employer tous ses efforts à étendre de plus en plus la connoissance de Dieu et de ses ouvrages; et plus un homme peut pousser loin cette connoissance, plus il doit être censé heureux relativement à la faculté intellectuelle.

IV. La connoissance de la vérité est le fondement nécessaire de la connoissance du bien. Car une vérité connue est réputée bonne en tant qu'elle peut contribuer en quelque chose à améliorer notre état; et comme Dieu est la source de toute vérité, c'est aussi à bon droit que Dieu est nommé le bien par excellence. La connoissance du bien présuppose donc la connoissance de la vérité; et par-là même qu'un homme s'efforce de conduire son entendement à un plus grand degré de perfection, il acquiert en même temps une connoissance plus étendue et plus distincte du bien. Il est clair que la connoissance du mal s'y trouve aussi comprise; car quiconque connoît le bien sait le distinguer du mal.

V. Pour passer à l'autre faculté de l'ame, savoir, la volonté, il faut remarquer avant toutes choses, que de la connoissance du bien et du mal, découlent les devoirs auxquels l'homme doit conformer ses actions, s'il veut rendre son état heureux. Ces devoirs ont leur fondement dans l'essence du bien, et doivent par conséquent être considérés comme venant de Dieu même, en tant qu'il est la vraie source de tout bien. C'est pourquoi la loi naturelle, qui détermine les devoirs auxquels les lumières de la nature assujettit nos actions, est nommée avec toute sorte de raison une loi divine, puisque c'est Dieu qui l'a écrite lui-même dans le cœur de l'homme, et qui l'a obligé par-là de régler toutes ses actions conformément aux préceptes de cette loi. Quiconque voudra donc faire tant soit peu d'attention, soit à ses propres actions, soit à celles des autres hommes, découvrira bientôt qu'elles ne sont pas toutes équivalentes, mais qu'il y en a qu'il est obligé de faire pour l'avancement de son bonheur, et d'autres dont l'omission est nécessaire dans la même vue.

VI. Il résulte de là, que l'observation de ces devoirs est indispensablement nécessaire au bonheur de l'homme, et que leur violation et l'infraction de la loi lui sont contraires au plus

haut degré. Les conséquences naturelles de cette infraction sont non-seulement dans une opposition directe et totale avec le vrai bonheur; mais comme la loi naturelle tire son origine de Dieu même, sa violation ne peut être regardée que comme une rebellion contre cet Etre suprême. Et puisque tout notre bonheur se termine finalement à Dieu comme au souverain bien, la violation de sa loi doit nécessairement nous précipiter dans le souverain malheur. En effet, seroit-il vraisemblable que Dieu eût prescrit une loi à des créatures intelligentes, sans vouloir sérieusement son observation, et sans punir formellement son infraction? On ne peut soutenir une pareille folie, sans commettre un blasphême manifeste.

VII. Il est par conséquent de toute nécessité, pour arriver au bonheur, que les hommes remplissent, avec la plus grande exactitude, les devoirs que Dieu leur a prescrits; et c'est en quoi consiste l'ouvrage de la volonté, en tant qu'elle est propre à procurer l'avancement de notre bonheur. Ainsi de même que l'entendement par la connoissance du vrai, du bon et des devoirs qui en résultent, fournit, pour ainsi dire, son contingent pour l'acquisition du bonheur; celui de la volonté consiste aussi dans l'accomplisse-

ment de ces devoirs. L'homme doit donc consacrer toutes ses forces à disposer entièrement sa volonté à l'observation de la loi que Dieu lui a prescrite, et la mettre même dans une situation où elle la remplisse avec plaisir, et y trouve sa plus grande satisfaction.

VIII. Cela fait sentir qu'il ne s'agit pas ici simplement des actions extérieures; quoique de leur accord avec nos devoirs il puisse déjà résulter des conséquences très-avantageuses pour l'homme, il est néanmoins d'une nécessité indispensable que la volonté elle-même se soumette parfaitement à la loi, et se débarrasse entièrement de toutes les illusions qui pourroient la porter à tenir une conduite contraire; c'est-à-dire, que la volonté doit être mise dans une telle disposition, qu'elle n'ait pas le moindre penchant pour tout ce qui n'est pas conforme à la loi, et n'y trouve pas le moindre plaisir. On ne sauroit mieux décrire cette disposition qu'en disant, que la volonté de l'homme doit être soumise à la volonté de Dieu à tous égards, et avec la plus grande exactitude. Car Dieu étant la source de tout bien, il est manifeste que l'homme qui veut régler sa volonté de la sorte, doit nécessairement se trouver dans l'état le plus heureux.

IX. Au contraire, tant qu'un homme fait des actions même vertueuses, mais avec répugnance, et comme par contrainte, il peut à la vérité jouir des conséquences avantageuses qui découlent naturellement de ces bonnes actions, mais il demeure dans un grand éloignement de la vraie félicité. En effet, tant qu'il éprouve en soi une résistance au vrai bien, c'est-à-dire, à la volonté de Dieu, cela seul renferme déjà en soi une marque assurée d'une inquiétude et d'une agitation intérieure, dont la vraie félicité doit être totalement exempte. Il n'y a donc rien qui soit capable de rendre l'homme parfaitement heureux, si ce n'est premièrement une connoissance suffisante de Dieu et de ses œuvres, et en second lieu, une soumission parfaite de sa volonté à la volonté divine.

X. Comme donc l'entendement ne sauroit être dans un état plus heureux que lorsqu'il fait des progrès non interrompus dans la connoissance de Dieu et de ses œuvres, la volonté ne sauroit se trouver dans une disposition plus heureuse, que quand elle est parvenue à une soumission illimitée à la volonté divine. Car c'est uniquement en cela que consiste ce vrai repos de l'ame, dans lequel non-seulement les chrétiens, mais même plusieurs d'entre les philosophes païens ont placé

le souverain bien. Et quand on voudra un peu y réfléchir, on s'apercevra bientôt que, tant dans cette vie que dans l'autre, il n'y a, ni pour les hommes, ni pour aucune espèce de créatures douées d'intelligence et de volonté, aucun autre moyen possible d'acquérir la vraie félicité que celui qui vient d'être indiqué.

XI. Mais, nous autres hommes, nous rencontrons les plus grandes difficultés pour arriver à cet heureux état de l'entendement et de la volonté. Pour peu qu'on ait de connoissance de l'histoire, on ne sauroit ignorer combien d'idées fausses et tout-à-fait absurdes la plupart des hommes se sont fait de Dieu et des choses divines. La cause des égaremens paroît n'avoir pas été dans l'entendement seul; car quoique la plupart des hommes s'en servent mal à bien des égards, et en particulier dans la connoissance de Dieu, cependant les désirs et les passions déréglées paroissent y avoir la principale influence. Leur pouvoir est si grand que, malgré tous les efforts que l'homme leur oppose, il lui est pourtant impossible d'arriver à une aussi heureuse disposition de l'entendement et de la volonté.

XII. Quelque considérables que soient les obstacles qui arrêtent le progrès des connoissances

de notre entendement, ceux qui empêchent l'amendement de la volonté le sont encore beaucoup davantage. Il seroit superflu d'entrer dans quelque détail pour montrer combien c'est une chose pénible de tenir les passions en bride; en quoi consiste tout l'ouvrage à cet égard. Il y a encore moyen d'aider et de diriger assez bien l'entendement par de saines instructions; mais une volonté corrompue, et livrée aux voluptés, résiste pour l'ordinaire à toutes les exhortations et aux plus fortes représentations : il est rare que ces moyens, les seuls pourtant qui puissent déterminer l'homme, aient un succès favorable. Des difficultés aussi insurmontables se trouvant liées avec l'acquisition du bonheur, il est démontré que les hommes sont dans un état souverainement dépravé.

XIII. Toute disposition de la volonté, requise pour arriver à un degré de bonheur, présuppose toujours un certain degré de connoissance de Dieu; car, pour soumettre sa volonté à la loi divine, il faut auparavant la connoître; ce qui ne peut avoir lieu que par le moyen de l'entendement. On comprendra aussi sans peine, que plus on avance dans la connoissance de Dieu, plus le nombre des devoirs dont la pratique est nécessaire par rapport à Dieu, va en augmen-

tant. Car des créatures qui n'ont aucune, ou seulement une très-petite connoissance, ne peuvent avoir que point ou très-peu de devoirs à remplir; au contraire plus le degré de connoissance, auquel une créature raisonnable peut atteindre, est élevé, plus les devoirs dont la pratique lui convient, seront purs et importans, et plus aussi elle sera dans l'obligation d'y fléchir sa volonté.

XIV. Au contraire l'entendement peut faire des progrès assez considérables dans la connoissance de Dieu et même dans celle des devoirs qui en dépendent, sans que la volonté en devienne meilleure. Car l'amélioration de la volonté peut être traversée par des difficultés d'une nature et d'une force qui résistent à toutes les représentations de la raison. L'expérience nous en fournit des preuves assez convaincantes, rien n'étant plus commun que de voir des gens qui joignent à beaucoup d'esprit fort peu de vertu, tandis que d'autres ont avec fort peu d'entendement un degré notable de vertu, dans laquelle consiste la vraie amélioration de la volonté. Combien de personnes qui sont convaincues de la manière la plus distincte, des devoirs et obligations qu'elles auroient à remplir, et qui ne laissent pas de tenir une conduite qui y est direc-

tement opposée ! Si nous n'avions pas cette conviction fondée sur l'expérience, nous aurions bien de la peine à déduire la possibilité d'une conduite aussi étrange de l'essence d'une créature raisonnable.

XV. Puisqu'il n'y a aucun doute là dessus, pourquoi n'y auroit-il pas aussi des intelligences, qui surpassant de beaucoup l'homme du côté de l'entendement, soient livrées à une malice pareille, ou même supérieure à la sienne? Dieu, suivant toutes les apparences, ayant produit des créatures de toutes les espèces possibles, nous n'avons pas le moindre sujet de douter de l'existence de semblables êtres, qui nous surpassent de beaucoup, et en connoissance, et en méchanceté. Ce sont ceux auxquels on donne le nom de malins esprits, ou de diables; et cela fait voir que les esprits-forts montrent fort peu de jugement, lorsqu'ils en font des railleries, et qu'ils traitent de fable tout ce qu'on en dit.

XVI. Ce qu'il y a de plus important à remarquer ici, c'est que le défaut de connoissance peut exister, sans que la vraie félicité en souffre la moindre altération, et qu'on peut rarement l'imputer comme un péché, parce que le plus souvent il n'est pas en notre pouvoir d'arriver à un plus haut degré de connoissance. Au con-

traire l'omission des devoirs que l'entendement nous a fait une fois connoître, doit toujours être envisagée comme un péché effectif contre Dieu. Ainsi, quiconque laisse à ses mauvais désirs la force de détourner sa volonté de la soumission qu'elle doit à la volonté connue de Dieu, commet le plus grand de tous les péchés, en se privant volontairement lui-même du bonheur qu'il ne tenoit qu'à lui d'obtenir, et en se rendant tout-à-fait inhabile à le posséder.

XVII. Proportionnellement à la mesure de connoissance qu'une créature raisonnable peut acquérir, elle ne sauroit être plus heureuse que quand elle règle sa volonté d'une manière parfaitement conforme aux devoirs qui lui sont connus, et qu'elle dompte les affections qui pourroient s'y opposer, avec tant de succès, qu'il n'en reste aucune qui ne soit conforme à ces devoirs. Tout homme qui s'est une fois mis dans cet état, jouit du vrai repos de l'ame, et rien n'est plus capable d'altérer sa tranquillité. Rien aussi n'y peut causer aucun accroissement, si ce n'est lorsque l'entendement s'élevant à des connoissances plus parfaites, la volonté s'améliore aussi en raison de ces connoissances, et se soumet de plus en plus à la volonté de Dieu.

XVIII. Aussi long-temps donc que la volonté demeure dans un état corrompu, et n'acquiert point les dispositions qui répondent aux devoirs connus, il n'y a point de soin plus important que celui de réprimer, et même de détruire entièrement tous les désirs qui combattent ces devoirs. Jusque là de nouveaux degrés de connoissance, bien loin de contribuer à l'avancement de notre bonheur, ne feront que nous rendre plus malheureux. En effet, plus nous avançons en connoissance, et par ce moyen reconnoissons la nécessité de nous conformer aux devoirs qui nous étoient déjà connus, et à ceux que nous découvrons encore, plus s'aggrave le péché que nous commettons en négligeant ces devoirs. Dans de pareilles circonstances nous sommes appelés à déployer tous nos efforts, tant pour augmenter les lumières de notre entendement, que surtout pour améliorer notre volonté.

XIX. Ou il y a une révélation divine, ou bien il n'y en a point. Personne n'a encore osé soutenir l'impossibilité absolue d'une révélation; et les esprits-forts se sont bornés à réunir toutes leurs forces, pour enlever à l'Ecriture sainte les caractères d'une révélation divine. Dieu n'ayant pas simplement créé l'homme, mais lui ayant

en même temps accordé tout ce qu'il faut pour arriver au vrai bonheur, on voit distinctement qu'il est nécessaire que Dieu s'intéresse au salut des hommes. Par conséquent si la révélation peut contribuer en quelque chose à l'avancement de leur bonheur, non-seulement elle n'est pas impossible, mais il est encore à présumer que Dieu a témoigné à cet égard sa bonté à l'homme.

XX. Mais, s'il y a une révélation divine, nous devons être persuadés qu'elle a pour but le véritable bonheur de l'homme. Or, comme nous avons déjà vu en quoi consiste ce véritable bonheur, et ce qui est requis pour arriver à sa possession, cela suffit déjà pour détruire entièrement la plupart des caractères que les esprits-forts prétendent devoir exister dans une révélation, et qu'ils ne trouvent point dans l'Ecriture sainte. Ils s'imaginent que si Dieu avoit voulu faire connoître sa volonté et ses perfections aux hommes par la voie d'une révélation, il auroit été convenable à sa majesté de le faire d'une manière toute extraordinaire, et avec le plus grand éclat, afin de produire par-là sur les hommes les plus fortes impressions, et de ne laisser à personne le moindre doute sur la vérité d'une semblable révélation.

XXI. Il est aisé de faire voir qu'une telle

façon d'agir auroit plutôt tourné à la perte des hommes qu'à leur salut. Car quoiqu'elle eût été propre à élever l'entendement humain à un plus haut degré de connoissance de Dieu, la volonté n'en auroit reçu que point, ou du moins très-peu d'amélioration, et c'est en cela que consiste l'article capital du vrai bonheur. Une pareille connoissance de Dieu en s'augmentant, auroit multiplié les devoirs qui nous sont imposés, et aggravé les péchés dont leur omission nous rend coupables. Car, toutes choses d'ailleurs égales, plus notre entendement s'éclaire sans influer sur l'amélioration de la volonté, et plus l'infraction de nos devoirs devient considérable et criminelle; ce qui rend par conséquent notre situation d'autant plus malheureuse.

XXII. Ç'auroit donc été pour notre plus grand malheur qu'il auroit plû à Dieu de se révéler, s'il l'avoit fait suivant les fausses idées des esprits-forts; et nous sommes au contraire intimement convaincus, que Dieu, par un effet de son infinie bonté, a choisi de tout autres voies pour nous faire part de la révélation, et que ces voies, loin de tendre à augmenter notre misère, sont destinées à procurer notre véritable bien. Ainsi une révélation, relative à notre vrai bien, et conforme à la bonté divine, doit principale-

ment avoir pour but l'amélioration de notre volonté, nous fournir les motifs les plus efficaces pour cette fin, et en même temps ne nous révéler des perfections infinies de Dieu, qu'autant que nous pouvons en comprendre, sans aggraver nos péchés, dans l'état présent de dépravation où se trouve nôtre volonté.

XXIII. Dès là qu'on présupposera ce caractère comme essentiel à une véritable révélation divine, toutes les objections que l'incrédulité et la malice des hommes forment contre l'Ecriture sainte, disparoîtront presqu'entièrement, car nous trouvons dans nos saints livres le caractère qui vient d'être indiqué, d'une manière si parfaite, que nous n'avons pas sujet de conserver le moindre doute sur son origine céleste. Nous apercevons en effet, avec toute l'évidence possible, que l'Ecriture sainte fournit, non-seulement les moyens et les secours les plus salutaires à ceux qui s'appliquent sérieusement à la réformation de leur propre cœur, mais encore qu'elle les conduit plus loin dans la connoissance de Dieu, et qu'en même temps, elle ne jette pas dans un degré de malheur beaucoup plus considérable ceux qui ne veulent pas se conformer à ses préceptes.

XXIV. Cela même donc que les incrédules reprochent

reprochent le plus à l'Ecriture sainte, savoir que le caractère de son origine céleste ne frappe pas d'abord avec éclat les yeux de tout le monde, bien loin d'être une objection légitime, est au contraire une marque nécessaire d'une véritable révélation divine. Car le but d'une telle révélation étant de procurer le salut des hommes, et non d'augmenter leur malheur, en aggravant les peines attachées à la violation de leurs devoirs; un degré plus fort de conviction au sujet de la divinité de la révélation seroit inutile au salut, et ne serviroit qu'à rendre les pécheurs criminels. En effet, si un incrédule, une fois convaincu de la divinité de l'Ecriture sainte, refusoit également de régler sa volonté conformément aux lumières qu'il auroit acquises, ces lumières n'auroient d'autre usage que d'augmenter son péché.

XXV. Au contraire, tous ceux qui travaillent sincèrement à l'amélioration de leur volonté, ne peuvent manquer de trouver dans l'Ecriture sainte les caractères les plus distincts d'une origine divine. Car nous y avons, premièrement la source la plus pure et la plus abondante de tous les devoirs auxquels nous sommes obligés par la loi divine, et dont l'accomplissement met notre volonté dans les dispositions

qui sont indispensablement requises pour notre bonheur. Cette source se trouve dans l'amour de Dieu et du prochain, qui nous est recommandé d'une manière si expresse; et tous nos devoirs en découlent si naturellement et si nécessairement, que tout homme qui aime Dieu de tout son cœur, et son prochain comme soi-même, ne se rendra certainement jamais coupable de la violation du moindre devoir.

XXVI. Les plus habiles d'entre les anciens philosophes se sont particulièrement appliqués à découvrir la source de tous nos devoirs, et à en déduire les règles nécessaires pour la conduite de la vie. Mais tout ce qu'ils ont été en état d'avancer là-dessus, est en partie fort obscur, en partie très-imparfait : il ne s'y agit presque que des moyens de régler nos actions extérieures, sans que le cœur en devienne meilleur. Les écrits des plus grands philosophes sur cette importante matière ayant donc des défauts aussi essentiels, tandis que les auteurs des livres sacrés, que les esprits-forts regardent comme des génies très-bornés, nous montrent par-tout de la manière la plus distincte et la plus expresse, l'unique et vraie source de tous nos devoirs, il en résulte que l'Ecriture sainte est à cet égard très-supérieure à tous les autres livres; et puis-

que, de l'aveu des incrédules, cette supériorité ne sauroit être attribuée aux talens de ses auteurs, ils n'ont aucun sujet de s'étonner que nous regardions l'origine de cette Ecriture comme émanée de Dieu.

XXVII. Pour ce qui regarde les idées de Dieu et de ses perfections que nous puisons dans l'Ecriture sainte, elles sont si pures et si convenables à l'essence de cet Etre suprême, qu'il n'y a qu'à les comparer avec les idées qu'en ont eu les philosophes les plus éclairés du paganisme, pour être frappé de leur excellence. Car si les esprits-forts trouvent par-ci par-là quelques expressions au sujet de la divinité, qui leur paroissent peu convenables, comme celle de colère, de haine, de vengeance et de repentir, il y a long-temps qu'on a pleinement satisfait à ces prétendues difficultés. Il n'y a qu'à bien examiner tous les passages où ces termes se trouvent, en remarquer la véritable liaison, et les comparer avec la notion générale que l'Ecriture nous fournit de Dieu, pour voir bientôt, avec la plus grande clarté, que ces expressions ne dérogent pas le moins du monde à la souveraine majesté de Dieu.

XXVIII. Mais l'Ecriture ne contient pas seulement l'unique et véritable source de tous

les devoirs, dont l'observation est propre à nous conduire au vrai bonheur; nous y trouvons aussi les motifs et les secours les plus efficaces, qui peuvent nous déterminer à l'accomplissement de ces devoirs. C'est à quoi se rapporte en particulier la doctrine de la providence, tant générale que particulière, par laquelle nous apprenons, qu'il ne sauroit jamais y avoir de circonstance dans notre vie, que la souveraine sagesse et l'infinie bonté de Dieu n'aient réglée d'avance; d'où naît la ferme confiance qu'il ne sauroit tomber même un seul cheveu de notre tête sans la volonté de notre père céleste. En donnant donc à cette doctrine toute l'attention qu'elle mérite, et en prenant soin de s'en faire l'application, on se mettra en état de soumettre sa volonté dans toute sorte de circonstances, sans peine, et même avec plaisir, à la volonté de Dieu, et d'arriver ainsi au vrai bonheur.

XXIX. Nous reconnoissons par ce moyen que toutes les actions des autres hommes avec qui nous vivons, peuvent être considérées sous un double point de vue. D'un côté, on peut les envisager par rapport au but que les hommes se proposent dans leurs actions, en vertu duquel elles s'accordent avec leurs devoirs, ou y répugnent; ce qui les rend susceptibles d'imputa-

tion. Mais d'un autre côté, nous pouvons juger de ces actions, en tant qu'elles se rapportent à nous, et qu'elles tendent à notre bien ou à notre désavantage; auquel cas le point de vue précédent doit être entièrement séparé de celui-ci, et nous devons nous persuader fortement, que ces actions, et le rapport qu'elles ont avec nous, ont été réglés immédiatement de Dieu. C'est-là non-seulement une conséquence nécessaire de ce que nous avons dit jusqu'ici; mais on trouve la même chose distinctement et positivement exprimée dans plusieurs passages de l'Ecriture sainte.

XXX. Il ne sauroit non plus y avoir de considération plus efficace que celle-là, pour nous préserver de toutes les affections déréglées, comme la colère, la haine, l'envie, la vengeance, et pour nous engager à les détruire entièrement en nous. Tous ceux qui pensent, ont regardé de tout temps ces affections comme la source de tous les vices, et ont soigneusement recherché tous les motifs qui peuvent en faire sentir la laideur à l'homme, et l'en délivrer.

XXXI. Cette notion de la providence de Dieu fermant véritablement et parfaitement la source de tous les vices, est aussi le motif le plus puissant pour nous porter à toutes sortes de vertus.

L'amour de Dieu est très-sensiblement excité et fortifié en nous, quand nous réfléchissons que tout ce qui nous arrive a été déterminé par Dieu, et qu'ainsi nous nous trouvons dans une espèce de commerce perpétuel avec cet Etre suprême. Cette même considération nous sollicite à un véritable amour, non-seulement envers nos amis, mais même à l'égard de nos ennemis. Car dès là que nous sommes obligés de regarder d'un tout autre œil les attaques que forment contre nous nos ennemis, en tant que nous en ressentons les effets, toutes les causes de haine cessent à la fois, et nous nous trouvons en état d'accomplir la volonté de Dieu, en aimant sans hypocrisie nos plus violens ennemis.

XXXII. Si donc on trouve dans l'Ecriture sainte, avec la pure doctrine de Dieu, la vraie source de toutes les vertus, et les motifs les plus magnifiques et les plus puissans pour nous y porter, proposés de la manière la plus expresse; il faudra nécessairement convenir que ce livre est propre à contribuer à l'avancement de notre vrai bonheur. Et quand on ne voudroit pas encore lui attribuer pour cela une origine divine, on est au moins en droit de tirer cette conséquence incontestable, que l'auteur de ce livre a non-seulement eu des idées distinctes de l'es-

sence de la véritable félicité, mais qu'il a encore travaillé sérieusement à retirer les hommes de tous les vices, et à les conduire dans le chemin de la vertu. N'y auroit-il pas autant d'absurdité que d'injustice à vouloir décrier cet auteur comme un insensé, ou même comme un imposteur?

XXXIII. Il résulte de là, que quand les auteurs sacrés, du bon sens, de la probité desquels nous sommes parfaitement convaincus, racontent des choses qui nous paroissent incroyables, il seroit souverainement injuste de les rejeter par une simple et absolue négation. Or, l'Ecriture sainte nous rapporte d'une manière circonstanciée plusieurs choses qui concernent les miracles que doivent avoir fait des personnes qui se glorifioient d'une mission divine; et ces miracles sont tels, qu'en accordant aux esprits-forts les difficultés qu'ils forment contr'eux, et qui naissent en partie d'une imagination déréglée, en partie d'ignorance ou de malice, il faudroit nécessairement reconnoître un miracle bien plus grand, par lequel Dieu auroit immédiatement aveuglé les hommes, pour donner force et croyance à l'imposture de ces gens-là.

XXXIV. Les apôtres et une multitude de chrétiens, déposent unanimement, non-seule-

ment que J. C. est ressuscité des morts, mais encore qu'ils l'ont vu de leurs propres yeux depuis sa résurrection, et qu'ils se sont même entretenus avec lui. Qu'ils n'aient rien cru de ce qu'ils ont avancé à cet égard, et qu'ainsi ce soit de leur part une imposture manifeste, c'est ce que personne ne peut avancer avec la moindre ombre de fondement, pour peu qu'il ait fait attention à leur doctrine, et à la constance avec laquelle ils l'ont soutenue. Il seroit encore moins vraisemblable de dire que les apôtres étoient séduits par de fausses imaginations, et que tout leur fait n'étoit qu'illusion. Ou bien il faudroit en revenir à affirmer que Dieu les avoit aveuglés miraculeusement tous à la fois, et cela en faveur de la propagation d'une fausse doctrine.

XXXV. Avec quelque solidité que les plus fortes d'entre ces objections aient été réfutées depuis long-temps, il me semble pourtant que les considérations que j'ai proposées jusqu'ici sur la pureté de la doctrine qui est enseignée dans l'Ecriture sainte, et son parfait accord avec le bonheur de l'homme, achèvent d'anéantir tous les doutes que l'incrédulité seule est capable de former, surtout si l'on réfléchit en même temps sur les caractères d'une vraie révélation divine qui ont été indiqués. Car une

semblable révélation ne doit point être accompagnée d'une trop grande évidence, et il suffit qu'elle renferme tout ce qui peut procurer le salut des hommes, qui veulent travailler sérieusement à la réformation de leur cœur; ce qui détruit sans exception toutes les difficultés qu'on ne cesse de former sur la manière dont la religion chrétienne s'est répandue dans le monde.

XXXVI. La résurrection de J. C. est encore un fait incontestable; et un pareil miracle ne pouvant être l'ouvrage que de Dieu seul, il est impossible après cela de révoquer en doute la divinité de la mission du Sauveur. Par conséquent la doctrine de Christ et de ses apôtres est divine; et comme son but tend à notre vrai bonheur, nous pouvons croire avec la plus ferme assurance toutes les promesses que l'Evangile nous fait, tant pour cette vie que pour celle qui est à venir, et regarder la religion chrétienne comme un ouvrage de Dieu qui se rapporte à notre salut. Il n'est pas nécessaire de donner plus d'étendue à ces réflexions, puisqu'il est impossible à quiconque est une fois convaincu de la résurrection de J. C., de conserver le moindre doute sur la divinité de l'Ecriture sainte.

XXXVII. Les esprits-forts ne sauroient alléguer quoi que ce soit de plausible contre ce fon-

dement, sur lequel la divinité de l'Ecriture sainte repose d'une manière inébranlable. Quand on les force à tourner leurs batteries de ce côté là, ils mettent en œuvre les plus mauvaises défaites pour ne pas entrer dans le fond de la question; ils ont recours à toutes sortes d'échappatoires, pour changer de matière, et s'attaquer à quelques autres articles, où ils prétendent trouver des incompréhensibilités, et même des contradictions. Le plus souvent leurs raisonnemens ne portent pas sur des doctrines contenues en termes formels dans l'Ecriture sainte, mais sur d'autres qu'on n'en peut déduire qu'à la faveur de certaines conséquences. Quand même ces conséquences seroient pour la plupart légitimement inférées, leur procédé manque pourtant de droiture, lorsqu'en se déchaînant contre elles, ils travaillent à persuader aux hommes qu'elles suffisent pour décréditer entièrement l'Ecriture sainte.

XXXVIII. C'est déjà un indice certain d'une malice cachée, que d'attaquer ainsi la crédibilité d'un écrit par des voies qui soient étrangères au fondement sur lequel cette crédibilité repose, et l'on est autorisé à juger de ceux qui tiennent une pareille conduite, que quand, outre l'Ecriture sainte, il existeroit une autre révélation

divine, ils ne s'en accommoderoient pas mieux; puisque des vérités divines ne peuvent jamais s'accorder avec les préjugés et les passions qui les guident. On peut donc accorder d'entrée aux esprits-forts, que l'Ecriture sainte doit contenir quantité des choses qui ne leur conviennent point et qui leur paroissent peu raisonnables. Ce seroit au contraire une des choses les plus préjudiciables à la divinité de l'Ecriture sainte, que l'accord qui se trouveroit entre sa doctrine et les idées des esprits-forts.

XXXIX. Quant à ce qui regarde ensuite les difficultés que forment les mêmes adversaires, et les contradictions apparentes qu'ils prétendent se trouver dans l'Ecriture sainte, il ne sera pas inutile de commencer par remarquer qu'il n'y a aucune science, quelque solidement fondée qu'elle soit, contre laquelle on ne puisse faire des objections tout aussi fortes et de plus-fortes encore. Il s'y rencontre également des contradictions apparentes, qui sont telles qu'au premier coup d'œil on les croiroit insolubles. Mais comme on est en état de remonter jusqu'aux premiers principes de ces sciences, cela fournit les moyens de détruire de fond en comble ces difficultés. Cependant quand on n'en viendroit pas à bout, ces sciences n'en perdroient rien de

leur certitude. Pourquoi des raisons tout-à-fait semblables suffiroient-elles pour ôter toute autorité à l'Ecriture sainte?

XL. La géométrie est regardée comme une science dans laquelle on ne suppose rien qui ne puisse être déduit de la manière la plus distincte des premiers principes de nos connoissances. Néanmoins il s'est trouvé des gens fort au-dessus des médiocres qui ont cru trouver dans la géométrie de très-grandes difficultés, et dont la solution étoit impossible; par où ils s'imaginoient avoir privé cette science de toute sa certitude. En effet les raisonnemens qu'ils ont proposés à cet égard sont si captieux, qu'il ne faut pas peu de peine ni de pénétration pour les réfuter exactement. La géométrie n'en perd pourtant quoi que ce soit de son prix aux yeux de tous les gens de bon sens; et il en seroit de même, quand elle ne suffiroit pas à dissiper entièrement ces difficultés. De quel droit les esprits-forts prétendent-ils donc qu'il faut sans balancer rejeter l'Ecriture sainte, à cause de quelques embarras, qui le plus souvent ne sont pas à beaucoup près aussi considérables que ceux auxquels la géométrie est exposée?

XLI. On rencontre de plus en géométrie des propositions rigoureusement démontrées, qui,

lorsqu'on ne les examine pas avec le plus haut degré d'attention, paroissent être en contradiction les unes avec les autres. Je pourrois en produire ici divers exemples, si leur intelligence ne demandoit une connoissance de la géométrie plus profonde que je ne dois la supposer de la plupart des lecteurs. Mais je puis du moins assurer que ces contradictions apparentes sont d'une beaucoup plus grande importance que celles qu'on prétend découvrir dans l'Ecriture sainte. Avec tout cela personne ne s'est encore avisé de révoquer en doute la certitude de la géométrie; et ce doute n'existe pas même dans ceux qui n'ont pas la capacité requise pour détruire ces difficultés, et démontrer que ces contradictions sont simplement apparentes.

XLII. Les autres sciences sont bien plus exposées à de semblables inconvéniens; et ils se manifestent surtout lorsque nous voulons soumettre à un examen approfondi les premiers principes de nos connoissances. Personne, par exemple, ne doute qu'il n'y ait des corps dans l'univers : on est pareillement certain qu'ils sont composés d'êtres simples, ou non; mais à laquelle de ces deux opinions qu'on s'arrête, on y trouve des difficultés si grandes, que personne n'a encore été en état de les lever d'une manière

qui satisfasse pleinement ceux qui soutiennent le sentiment opposé. Si l'on vouloit en conclure que ni l'une ni l'autre de ces deux opinions ne s'accorde avec la vérité, il faudroit en venir nécessairement à nier l'existence des corps. Quoique quelques fanatiques aient pris effectivement ce parti, jamais un homme qui fait usage de sa raison ne les imitera.

XLIII. On a aussi vu des gens qui nioient absolument tout mouvement. Ils disoient que si un corps se meut, il faut que ce soit ou dans le lieu qu'il occupe actuellement, ou dans un autre. Or, le premier cas ne sauroit arriver; car aussi long-temps qu'un corps demeure dans son lieu, on ne peut lui attribuer aucun mouvement. Le second est encore plus absurde; car comment un corps pourroit-il se mouvoir où il n'est pas? Peut-être qu'il y a peu de gens qui soient capables de résoudre ce sophisme; mais cela les engagera-t-il à douter le moins du monde de la possibilité du mouvement. N'est-ce donc pas la plus grande témérité qu'on puisse concevoir, que de prononcer une décision sans appel contre l'Ecriture sainte, dès qu'on s'imagine y avoir rencontré quelques difficultés dont la solution ne se présente pas à nos réflexions?

XLIV. Sans entrer à présent dans l'examen

détaillé de toutes les objections qui concernent l'Ecriture sainte, on peut déduire de tout ce que nous avons dit jusqu'ici cette conséquence certaine, que les ennemis de ce livre sacré tiennent à son égard la conduite la plus injuste et la plus inexcusable, quand à cause de quelques difficultés qui leur paroissent impossibles à résoudre, ils osent ôter absolument tout son prix à la révélation. La plupart d'entr'eux sont forcés d'avouer qu'il seroit entièrement au-dessus de leurs forces de répondre aux objections que la géométrie fournit contre l'existence des corps et la possibilité du mouvement; et cependant il ne leur est jamais tombé dans l'esprit de rejeter la vérité et de contester l'existence de ces choses. C'est donc là une marque certaine que le procédé qu'ils tiennent ne vient point de l'amour de la vérité, mais qu'il tire son origine d'une toute autre source, d'une source impure.

XLV. Une chose à laquelle il convient encore de faire attention, c'est que l'Ecriture sainte se borne à nous révéler les choses auxquelles notre raison ne pourroit nous conduire, ou du moins ne le feroit que très-difficilement: car il seroit tout-à-fait contraire au but d'une révélation divine de ne renfermer que des choses à la connoissance desquelles chacun auroit pu

arriver par le simple usage des lumières naturelles. Mais si les choses mêmes qui sont du ressort de la raison sont exposées à des difficultés si considérables, qu'elles semblent renfermer quelquefois des contradictions manifestes, il faut nécessairement que la doctrine révélée, qui dépend de principes supérieurs à ceux de la raison, en renferme pour le moins d'aussi grandes, et dont on auroit beaucoup plus de tort de prendre la moindre raison de scandale.

XLVI. Ces considérations devroient véritablement anéantir les objections des esprits-forts, quand même elles auroient beaucoup plus de force qu'elles n'en ont effectivement. Ils n'en ont produit jusqu'à présent aucunes, qui depuis long-temps n'aient été réfutées de la manière la plus solide; mais comme ce n'est pas l'amour de la vérité qui les dicte, et qu'elles sont faites dans de tout autres vues, on a d'autant moins de sujet de s'étonner, que les plus excellentes réfutations ne soient comptées pour rien, et qu'on ne cesse de répéter et de réchauffer les raisonnemens les plus foibles et les plus ridicules, dont le néant a été mis si souvent dans une pleine évidence. Si ces gens-là conservoient encore la moindre droiture, le moindre goût pour le vrai, il seroit bien aisé de les arracher à leurs erreurs;

mais

mais l'endurcissement auquel ils sont ordinairement livrés, rend la chose tout-à-fait impossible.

XLVII. D'ailleurs, presque tout ce qu'ils trouvent dans l'Ecriture, est pour eux une pierre d'achoppement, tandis que les récits les plus dénués de fondement, que leur fournissent d'autres livres, leur paroissent très-croyables, dès qu'ils sont en opposition avec la Bible. Une chose surtout qui leur semble entièrement indigne de croyance, c'est que le monde ait eu un commencement, et encore plus qu'il doive avoir une fin. Ils craignent, en admettant ces vérités, de reconnoître une action immédiate de Dieu sur l'univers et sur notre état présent, qu'il seroit impossible de concilier avec le reste de leurs opinions. Tant qu'à leur avis, tout peut être conçu comme un effet des forces ordinaires de la nature; ils croient avoir gain de cause, et ils s'imaginent pouvoir alors se passer tout-à-fait de l'opération immédiate de Dieu.

XLVIII. Mais, grâces à Dieu, on se trouve à présent en état de confondre pleinement cette erreur, quand même il n'existeroit là-dessus aucune révélation. Le grand astronome *Halley* a déjà remarqué, que la lune décrit à présent sa révolution autour de la terre en moins de temps

qu'elle ne le faisoit autrefois (1). Et si l'on compare exactement toutes les observations du soleil qui

---

(1) L'accélération observée par Halley dans la révolution de la lune, et les autres variations de même genre que l'on avoit remarquées par rapport à d'autres planètes, quoique réelles, ne vont point en croissant indéfiniment comme on l'avoit cru, et comme il étoit bien naturel de le croire; mais on a découvert, à ce qu'on assure, qu'après avoir augmenté jusqu'à un certain point, elles diminuent par degrés contraires, en sorte que tout se rétablit à la longue, et que tout notre système planétaire, ainsi que l'a prouvé M. Delaplace, ne fait qu'osciller légèrement autour d'un état moyen. Il résulteroit de cette découverte, qui n'étoit point encore faite au temps où écrivoit M. Euler, que sa première preuve contre l'éternité du monde porteroit sur un faux supposé : mais l'autre preuve, qu'il fonde sur la résistance qu'éprouvent les planètes en traversant l'espace, subsiste dans toute sa force; car ou l'espace est plein d'un air extrêmement subtil, comme le croit M. Euler, ou quoique vide suivant le système de Newton, il est cependant traversé par les filets de lumière qui émanent sans cesse du soleil et des étoiles. Or, dans l'une et l'autre supposition, les planètes doivent éprouver dans leur cours un peu de résistance : et quelque légère, quelqu'insensible qu'on suppose cette résistance dans un temps donné, son effet seroit devenu très-sensible, si le monde avoit été éternel. Toutes les conséquences que tire M. Euler de la diminution progressive du mouvement dans les planètes, demeurent donc incontestables.

ont été faites depuis les temps les plus anciens, jusqu'à nos jours, on s'apercevra que l'année est plus courte aujourd'hui qu'elle ne l'étoit anciennement. On est même en état de déterminer de combien la longueur de l'année diminue en chaque siècle; et cette diminution peut être évaluée à quelques secondes. Il n'y a non plus aucun doute que la même chose n'ait lieu par rapport au temps que les autres planètes emploient à faire leur révolution autour du soleil: et cette circonstance se manifeste encore distinctement dans toute comète que l'on a déjà eu le bonheur d'observer diverses fois.

XLIX. On peut se fier d'autant plus sûrement à ces conséquences déduites des observations, qu'elles s'accordent parfaitement avec les causes naturelles qui nous sont le plus distinctement connues. Car, comme la terre et les autres planètes se meuvent dans l'air subtil et délié du ciel, il faut par-là même qu'elles éprouvent une petite résistance dans leur mouvement. Or, il est décidé que les planètes, si cette résistance n'existoit pas, décriroient toujours les mêmes orbites autour du soleil; mais leur mouvement étant un peu rallenti par cette résistance de l'éther, elles sont moins en état de résister à la cause qui les attire vers le soleil;

et doivent par conséquent s'approcher de cet astre. C'est de là que procède la diminution des orbites des planètes, qui arrive d'une manière conforme aux lois du mouvement, et qui s'accorde en même temps avec les observations.

L. Il en résulte évidemment que la terre doit s'approcher toujours davantage du soleil. A moins donc que quelque miracle n'opère un changement dans l'état actuel du monde, il faut qu'à la fin la terre se trouve si près du soleil, que ni hommes ni animaux ne pourront plus y subsister; et ainsi il est impossible que le monde persiste constamment dans son état présent, et il viendra nécessairement un temps où la terre perdra tous ses habitans. Lorsque l'Ecriture nous parle donc de la destruction de la terre, et des changemens qui doivent arriver dans la structure actuelle de l'univers, il n'y a rien là dedans qui répugne à la raison, comme le prétendent les esprits-forts, et tout au contraire cela s'accorde, de la manière la plus exacte, avec les causes naturelles que nous sommes à portée de connoître.

LI. De plus, la terre et les planètes, ayant été, dans les temps qui ont précédé, placées à un plus grand éloignement du soleil, qu'on ne les observe aujourd'hui, il faudroit, si le monde

avoit existé de toute éternité, qu'elles aient été à des distances dix fois, cent fois, mille fois plus grandes de cet astre, qu'elles ne sont actuellement. Il y aura donc eu des temps où elles se seront trouvées plus près d'une autre étoile fixe que du soleil; mais alors, suivant les lois de l'astronomie, il faut qu'elles aient décrit leur cercle autour de cette étoile fixe, et, cela posé, il est impossible qu'elles soient jamais parvenues à la région du soleil. Cela fournit une preuve incontestable, que la structure présente du monde ne sauroit être éternelle, mais qu'il faut qu'elle ait été produite dans un temps déterminé par l'opération immédiate de Dieu.

LII. Si l'on vouloit encore objecter que peut-être, dans les temps qui ont précédé, les étoiles fixes ont toujours été proportionellement plus éloignées du soleil, en sorte que les planètes n'ont jamais pu être plus voisines d'une autre étoile fixe que de cet astre; on sera pourtant toujours obligé de convenir que la terre a dû se trouver une fois à un tel éloignement du soleil, que, faute de chaleur suffisante, elle n'a pu être le séjour des hommes ou des animaux. Or, aucune cause naturelle n'ayant pu dans aucun temps faire naître ces habitans sur la terre, il en résulte incontestablement qu'ils sont

l'ouvrage de Dieu, par lequel ils ont été créés dans un temps déterminé. Mais dès là qu'on a conduit les esprits-forts au point de reconnoître la création et la destruction future du genre humain, toutes les entreprises qu'ils peuvent former contre la religion, tombent d'elles-mêmes.

LIII. Quelque évidens et inébranlables que soient les principes sur lesquels on vient de fonder la divinité de l'Ecriture sainte, il n'y a pas lieu d'espérer qu'ils soient assez efficaces pour ramener les esprits-forts et les libertins de leur conduite insensée, et les faire r noncer à leurs mauvais procédés. L'Ecriture sainte nous assure au contraire, que leur impudence ira toujours en augmentant, surtout vers les derniers temps, et l'accomplissement exact de cette prophétie n'est pas une des moindres preuves de la divinité et de la révélation. Cependant, je souhaite de tout mon cœur que ces réflexions puissent être salutaires à plusieurs personnes qui ne sont pas tout-à-fait si corrompues, et faire rentrer dans la bonne voie ceux qui ont eu l'imprudence et le malheur de prêter l'oreille à des séductions dangereuses.

CONFRONTATION

DE LA DERNIÈRE ÉDITION

DES

LETTRES DE M. EULER,

PUBLIÉE PAR M. DE CONDORCET,

AVEC L'ÉDITION ORIGINALE.

Il n'est personne dans le monde littéraire à qui le nom de M. Euler, mort seulement en 1783, soit inconnu. Physicien, et surtout géomètre du premier ordre, il a tenu pendant long-temps le sceptre des hautes sciences dans le Nord : c'étoit, dit M. de Condorcet, dans l'Eloge de M. Euler lu à l'académie des sciences, un *des hommes les plus grands et les plus extraordinaires que la nature ait jamais produit, qui multiplia les productions au-delà de ce qu'on eut osé attendre des forces humaines*, et qui *cependant fut original dans chacune.* Une princesse d'Allemagne, nièce du roi de Prusse,

proposa à M. Euler de lui donner quelques leçons de physique : ce savant se rendit volontiers à ses désirs : et c'est l'objet d'une suite de lettres qu'il lui écrivit dans les années 1760, 61 et 62, et qui furent imprimées, les deux premiers volumes à Pétersbourg, en 1768, et le troisième à Francfort, en 1774, sous le titre de *Lettres à une princesse d'Allemagne, sur divers sujets de physique et de philosophie* (1). Le premier volume de ces Lettres a été réimprimé à Paris, en 1787; le second, en 1788, et le troisième en 1789. Ces volumes portent en titre : *nouvelle édition*, avec des *additions par M. le marquis de Condorcet*, etc.

Un avertissement nous instruit de ce qui caractérise cette édition nouvelle, et doit la rendre plus intéressante que la première. *L'on a corrigé les fautes de style*, dit-on, et il faut convenir qu'elles étoient en assez grand nombre : ce qui ne doit point étonner, quand on fait attention que M. Euler écrivoit dans une langue qui lui étoit étrangère. On a fait aussi des re-

(1) Nous avons sous les yeux une édition de ces Lettres, qui porte que les deux premiers volumes ont été imprimés à Mietau et à Leipsick, en 1770, et le troisième à Francfort et à Leipsick, en 1774.

tranchemens : *ces retranchemens portent presque tous sur des réflexions qui appartiennent moins aux sciences et à la philosophie, qu'à la théologie, et souvent même aux dogmes particuliers de la communion dans laquelle M. Euler a vécu*, (c'est-à-dire, de l'Eglise prétendue réformée). *Ainsi nous n'avons pas besoin de dire par quels motifs nous les avons faits.* Les additions annoncées devoient faire la matière d'un quatrième volume que nous ne connoissons pas, et que nous ne croyons pas avoir paru (1); car on ne doit pas compter pour additions, un très-petit nombre de notes courtes, répandues dans les trois premiers volumes.

Un certain public a cru et croit encore qu'on n'a point eu au fond d'autre motif dans ces retranchemens, que de supprimer des réflexions qui manifestent dans M. Euler beaucoup de mépris pour les incrédules et une conviction profonde de la vérité de la révélation, et d'enlever par-là à la religion chrétienne, le suffrage et l'autorité d'un savant aussi illustre.

---

(1) Nous apprenons qu'il vient de paroître : c'est un ouvrage de pure géométrie, sous le nom d'*Elémens du calcul des probabilités*, qui n'a aucune sorte de liaison avec les Lettres de M. Euler.

Nous avons eu la curiosité de confronter la seconde édition avec la première, et de reconnoître par nous-mêmes, si le reproche fait à M. de Condorcet étoit fondé. Voici le résultat de notre travail, qui, outre la preuve que cet académicien n'a point été assez fidèle, offrira une multitude de traits sur la religion, dignes du plus grand intérêt.

La première lettre qui nous fournisse l'exemple d'un retranchement, est la dix-huitième ; et c'est aussi la première où il soit question de religion. M. Euler pense et croit avoir prouvé que c'est une grande erreur de croire avec Newton que les rayons de lumière proviennent du soleil par une émanation actuelle ; et il ajoute : « Newton » est sans contredit un des plus grands génies » qui aient jamais existé : sa profonde science » et sa pénétration dans les mystères les plus » cachés de la nature, demeureront toujours le » sujet le plus éclatant de notre admiration, et » de celle de notre postérité : mais les erreurs de » ce grand homme doivent servir à nous humilier, et à nous faire reconnoître la foiblesse » de l'esprit humain, qui s'étant élevé au plus » haut degré dont les hommes soient capables, » risque néanmoins de se précipiter dans les erreurs les plus grossières.

La lettre dix-huitième, dans la seconde édition, se termine là; mais voici ce qu'elle renferme de plus dans la première.

« Si nous sommes exposés à des chutes si tris-
» tes dans nos recherches sur les phénomènes
» de ce monde visible qui frappe nos sens,
» combien serions-nous malheureux si Dieu
» nous avoit abandonnés à nous-mêmes à l'égard
» des choses invisibles, et qui regardent notre
» salut éternel: sur cet important article, une
» révélation nous a été absolument nécessaire:
» nous devons en profiter avec la plus grande
» vénération; et lorsque cette révélation nous
» présente des choses qui nous paroissent in-
» concevables, nous n'avons qu'à nous souvenir
» de la foiblesse de notre esprit qui s'égare si
» facilement, même dans les choses visibles.
» Toutes les fois que je vois de ces esprits-forts
» qui critiquent les vérités de notre religion, et
» s'en moquent même avec la plus impertinente
» suffisance, je pense et je me dis à moi-même :
» chétifs mortels, combien et combien de
» choses sur lesquelles vous raisonnez si légère-
» ment, sont-elles plus sublimes et plus élevées
» que celles sur lesquelles cependant le grand
» Newton s'égare si grossièrement. Je souhai-
» terois que votre altesse n'oubliât jamais cette

» réflexion : les occasions où l'on en a bien besoin
» n'arrivent ici que trop fréquemment ».

Que le système de l'émanation de la lumière qui a donné lieu à cette réflexion de M. Euler, soit une grande erreur ou une grande vérité, peu importe dans ce moment; la réflexion n'en est pas moins judicieuse, ni moins intéressante, et cette réflexion n'appartient point à la *théologie* proprement dite, catholique ou protestante; elle est pleinement du ressort de la philosophie : et le titre de l'ouvrage de M. Euler annonce des lettres écrites sur des questions de philosophie, aussi bien que sur des questions de physique. L'on ne voit pas donc quel motif honnête et raisonnable on a pu se proposer dans ce retranchement.

On peut remarquer dans la 20e. lettre, une suppression peu importante, il est vrai, considérée en elle-même, mais qui indique cependant une certaine affectation de ne point nommer les personnages dont l'existence ne nous est bien certainement connue que par l'Ecriture sainte.

M. Euler prouve que, tandis qu'un rayon de lumière qui part du soleil emploie seulement huit minutes pour parvenir jusqu'à la terre, c'est-à-dire, pour parcourir un espace de 36 mil-

lions de lieues, un rayon de lumière qui part de l'étoile la plus près de la terre, à raison de l'éloignement de cette étoile, employera environ six ans pour arriver jusqu'à nous; en sorte qu'en voyant pendant la nuit l'étoile fixe la plus brillante, et par conséquent celle qui probablement est la plus voisine de nous, il est vrai de dire que les rayons qui entrent dans nos yeux pour représenter cette étoile, sont partis de cette étoile, il y a environ six ans.

M. Euler poursuit: « Si au commencement du » monde les étoiles avoient été créées à peu » près en même temps qu'Adam, il n'auroit » pu voir qu'au bout de six ans celles même » qui sont les plus proches; car pour les autres, » il lui auroit fallu attendre, avant de les dé» couvrir, d'autant plus de temps qu'elles sont » plus éloignées de la terre ». Toute cette dernière phrase a été retranchée, et il est bien à présumer que ce retranchement n'a point eu d'autre motif que la citation d'Adam comme premier homme du monde.

La 21e. lettre suppose encore la prodigieuse distance où les étoiles sont de la terre. M. Euler observe que s'il étoit possible qu'un grand bruit, comme celui d'un coup de canon, excité dans l'étoile la plus voisine de la terre, put

être transmis jusqu'à nous, il s'écouleroit un espace de temps de 5,400,000 ans avant que ce son parvint à nos oreilles. Il remarque encore comme très-vraisemblable, que les étoiles qui nous paroissent les plus petites, sont dix fois et même davantage plus éloignées de nous que celles qui sont les plus brillantes, et qui probablement sont les plus proches : d'où il conclut qu'il faut un siècle entier avant que les rayons de ces étoiles parviennent jusqu'à nous; et si à présent une telle étoile étoit anéantie ou seulement éclipsée, nous ne laisserions pas de la voir encore pendant cent ans de suite, puisque les derniers rayons qui en seroient sortis n'arriveroient jusqu'à nous qu'au bout de ce temps.

Voici la réflexion que place M. Euler à la suite de ces remarques. « On se forme ordinaire-
» ment des idées trop petites et trop bornées
» de ce monde, et ces esprits qui se croient si
» forts, regardent ce monde comme un ouvrage
» de fort peu d'importance, qu'un pur hasard
» auroit pu produire, et qui mérite à peine
» leur attention. Or, votre altesse conviendra
» que ces mêmes esprits, quelque forts qu'ils
» se croient, sont des esprits fort bornés, et
» V. A. sera plutôt vivement pénétrée du plus
» profond respect envers le grand souverain dont

» la puissance s'étend dans un espace si immen-
» se, où tout ce qui s'y trouve est soumis à son
» pouvoir absolu. Mais quelle doit être notre
» admiration, quand nous considérons que tous
» ces corps immenses qui se trouvent dans le
» monde, sont arrangés suivant la plus grande
» sagesse; de sorte que plus nous avançons dans
» la connoissance de ce monde, quoiqu'elle soit
» toujours infiniment imparfaite, plus nous y
» découvrons de sujets d'en admirer l'ordre et
» les perfections : et en comparaison de tous
» ces corps et ces ouvrages, où notre admira-
» tion même se perd entièrement, qu'est-ce que
» le globe terrestre que nous habitons ? un vé-
» ritable rien; et pourtant nous éprouvons tous
» les jours les marques les plus éclatantes d'une
» providence toute particulière du grand maître
» de l'univers à notre égard. L'éloquence me
» manque pour représenter ces choses dans toute
» leur grandeur; et votre altesse y suppléera
» par les réflexions qu'elle voudra bien faire
» elle-même sur des objets si importans ».

Voilà un morceau qui ne seroit point déplacé dans les écrits de Platon, de Cicéron, de Sénèque, qui n'appartient donc point à la théologie proprement dite. Et cependant les éditeurs en ont supprimé la plus grande partie.

La 41e. lettre débute par cette réflexion importante : « Je me vois maintenant en état d'ex-
» pliquer à votre altesse de quelle manière se fait
» la vision dans les yeux de l'homme et de tous
» les animaux, ce qui est sans doute la chose
» la plus merveilleuse à laquelle l'esprit humain
» ait pu atteindre, quoiqu'il s'en faille beau-
» coup que nous la connoissions parfaitement.
» Cependant le peu que nous en savons, est
» plus que suffisant pour nous convaincre de la
» toute puissance et de l'infinie sagesse du créa-
» teur; et ces merveilles doivent ravir notre
» esprit, et le forcer à l'adoration de l'Etre
» suprême. Nous reconnoîtrons dans la structure
» des yeux, des perfections que l'esprit le plus
» éclairé ne pourroit jamais approfondir; et le
» plus habile artiste ne sauroit jamais fabriquer
» une machine de cette espèce qui ne fut infini-
» ment au-dessous de tout ce que nous décou-
» vrons dans les yeux, quand même nous accor-
» derions à cet artiste le pouvoir de façonner
» la matière à son gré, et le plus haut degré
» de pénétration dont un homme put être sus-
» ceptible ».

On ne peut pas reprocher aux nouveaux éditeurs d'avoir retranché cet article; mais on peut leur reprocher qu'avec des suppressions et des

des corrections, ils lui ont fait perdre une partie notable de sa force et de son énergie.

La lettre se termine par une réflexion pieuse du même genre, mais qu'on ne retrouve plus dans l'édition nouvelle.

M. Euler, après avoir observé que les rayons de lumière qui forment l'image des objets au fond de l'œil, agitent les petits nerfs de la rétine; que cette agitation est transmise par le nerf optique plus loin jusqu'au cerveau, et que c'est sans doute là que l'ame tire la perception, ajoute que le plus adroit anatomiste n'est pas en état de poursuivre les nerfs jusqu'à leur origine; cela demeurera toujours pour nous un mystère, et ce mystère renferme la liaison de notre ame avec le corps. Et il conclut ainsi : *De quelque manière qu'on envisage cette liaison, on est obligé de la reconnoître pour le miracle le plus éclatant de la toute puissance de Dieu, miracle que nous ne saurions jamais approfondir. Que les esprits-forts qui rejettent tout ce que leur esprit borné ne peut comprendre, devroient être confondus par cette réflexion!*

C'est cette réflexion qu'on ne retrouve plus.

Les réflexions et les conclusions de cette espèce, ne doivent point être dédaignées par des hommes sages et vrais. Elles servent à saper par

le fondement les objections contre les mystères de la religion chrétienne, objections que les incrédules tirent principalement de leur incompréhensibilité. Elles montrent ensuite de plus en plus, la foi dans les mystères, et le zèle sincère de l'auteur des Lettres à une princesse; zèle et foi d'autant plus remarquables, qu'il écrivoit dans une ville où, comme il l'observe lui-même à la princesse, *on se moquoit des vérités de la religion avec la plus impertinente suffisance.*

Nous aurions bien quelques légères observations à faire sur le commencement de la 43e. lettre; mais nous n'en voulons point faire qu'on puisse soupçonner d'être vétilleuses, et nous nous contenterons de dire, que nous ne voyons point de raison plausible qui ait pu engager les éditeurs à supprimer, vers la fin de la lettre, une exclamation d'Euler, qui, après avoir justifié l'infinie sagesse de Dieu dans la construction de l'œil, s'écrie : *Quel beau sujet d'admiration, et le psalmiste a bien raison de nous conduire à cette importante demande : Celui qui a fait l'œil ne verroit-il pas lui-même? et celui qui a fabriqué l'oreille, n'entendroit-il point?*

Mais nous sommes vraiment fondés à nous plaindre d'un retranchement qui a eu lieu dans le corps de la 44e. lettre. M. Euler, qui ne se lasse

pas de répéter et de prouver que l'œil surpasse infiniment toutes les machines que l'adresse humaine est capable de produire, ajoute ce qui suit, et qui a disparu entièrement dans l'édition nouvelle.

« Cependant les athées ont la hardiesse de sou-
» tenir que les yeux, aussi bien que le monde
» tout entier, ne sont que l'ouvrage du hasard.
» Ils n'y trouvent rien qui mérite leur attention,
» ils ne reconnoissent aucune marque de sagesse
» dans la structure des yeux; ils croient plutôt
» avoir grande raison de se plaindre de leur im-
» perfection, parce qu'ils ne peuvent pas voir
» ni dans l'obscurité, ni à travers une muraille,
» ni distinguer les plus petits objets dans des
» corps fort éloignés, comme la lune et les autres
» corps célestes. Ils crient hautement que l'œil
» n'est pas fait à dessein, qu'il est formé au ha-
» sard comme un morceau de limon qu'on ren-
» contre dans la campagne, et qu'il est absurde
» de dire que nous avons des yeux, afin que nous
» pussions voir; mais qu'il faut plutôt dire,
» qu'ayant reçu des membres par hasard, nous
» en profitons autant que nous permet leur na-
» ture. Votre altesse apprendra avec indigna-
» tion qu'il existe de tels sentimens, et pour-
» tant ces sentimens ne sont que trop communs

» aujourd'hui parmi les gens qui se croient sages » tout seuls, et qui se moquent hautement de » ceux qui trouvent dans le monde les traces les » plus marquées d'un créateur souverainement » puissant et juste. Il est inutile de s'engager » dans une dispute avec ces gens là ; ils demeurent » inébranlables dans leur sentiment, et nient les » vérités les plus respectables. Tant est vrai ce » que le psalmiste dit, que ce ne sont que les fous » qui disent dans leur cœur qu'il n'y a point de » Dieu ».

Il n'y a rien assurément dans ce fragment qui ressente la théologie : on y voit seulement les athées peints avec les couleurs qui leur conviennent, et traités avec une sévérité qu'ils ne méritent que trop.

La lettre 45ᵉ. présente une substitution singulière. M. Euler suppose que tous les corps que nous connoissons sont pesans : *je dis*, reprend M. Euler, *que nous connoissons :* car *peut-être y auroit-il des corps sans pesanteur, comme les corps des anges qui ont apparu autrefois*. Les éditeurs suppriment cet exemple, et citent à la place d'autres corps, comme faisant peut-être une exception à la loi générale de la pesanteur. *Tels pourroient être*, disent-ils, la *lumière, le feu élémentaire, le fluide électrique*

ou celui de l'aimant. Quoi qu'il en soit de ces corps, la suppression et la substitution dont on n'avertit point, sont une infidélité véritable, et l'on peut sans témérité, ce semble, soupçonner que les éditeurs n'ont point voulu que les lecteurs reconnussent que M. Euler croyoit à l'existence et à l'apparition réelle des anges, et, par conséquent à la véracité des saintes Ecritures qui seules en sont garans.

Dans la 48e. lettre, les éditeurs ont retranché une plaisanterie sur les antipodes, qui est effectivement d'un assez mauvais goût, et il n'y a point sur ce retranchement de reproche à leur faire. Mais il est dans la même lettre un retranchement qu'ils n'ont point fait, et qu'ils auroient dû faire, s'ils avoient été plus conséquens et plus instruits : je dis *plus conséquens*, parce que le trait à supprimer que nous avons en vue, semble appartenir à la théologie, et qu'il entroit dans le plan de ces messieurs de supprimer tous les traits de cette espèce. Je dis encore *plus instruits*, parce que le fait que suppose et que cite M. Euler, n'est rien moins qu'un fait constant. M. Euler répète, après quelques auteurs *protestans, que le sentiment des antipodes éprouva des contradictions* telles que *quelques pères de l'Eglise le regardèrent comme une grande hérésie*,

et prononcèrent anathême contre ceux qui croyoient l'existence des antipodes. Il y a plus, et l'on peut même assurer que le fait est faux. Quelques pères ont bien cru sur les antipodes ce qui étoit cru par tous les écrivains profanes, et par tous les hommes de leur temps; mais quand ils ont pensé que le sentiment qui établit l'existence des antipodes, pouvoit être dangereux et contraire aux Ecritures, ce n'est point précisément parce qu'il y auroit eu des hommes dont les pieds auroient été opposés aux nôtres, c'est parce que les défenseurs de ce sentiment paroissent supposer qu'il n'y avoit point eu et ne pouvoit y avoir de communication entre nous et les antipodes; d'où il semble qu'on auroit été en droit de conclure qu'il y avoit donc sur la terre une race d'hommes qui n'auroient point la même origine que nous : ce qui seroit effectivement contraire à la sainte Ecriture.

M. Leibnitz a été plus judicieux sur cet article, et plus équitable que ces écrivains protestans, tout protestant qu'il étoit lui-même. Il pense et prouve, dans ses nouveaux Essais sur l'entendement humain, que cette prétendue hérésie des antipodes est une fable.

Mais cette fable tend à décréditer les saints pères; et c'étoit une raison de la conserver.

Dans la 60e. lettre, M. Euler parle de la pluralité des mondes, et il observe que plusieurs philosophes soutiennent que celui qui existe actuellement est le meilleur de tous les mondes possibles, ou qui auroient pu également exister : ces philosophes, dit M. Euler, se représentent Dieu comme un architecte qui, ayant voulu créer le monde, s'est proposé plusieurs plans, tous différens entr'eux. Parmi ces plans, il a choisi le meilleur, ou celui dans lequel toutes les perfections étoient réunies au plus haut degré, et il a créé celui-ci préférablement à tous les autres.

Il ajoute ensuite : *Ce sentiment paroît être confirmé par l'histoire de la création, où il est dit expressément que tout étoit parfaitement bien.* Les éditeurs ont retranché cette phrase. Il est difficile de ne pas soupçonner encore dans ce retranchement ajouté à tant d'autres, un dessein formel de ne rien laisser subsister dans les lettres de M. Euler de ce qui a trait à la révélation, et démontre la foi de l'auteur dans les divines Ecritures.

Nous arrivons au second volume des lettres : et voici d'abord une observation générale. Les éditeurs, dans le premier volume, ont fait rigoureusement main basse sur tout ce qui appartenoit à la religion ou à la révélation; mais ils ont

été étonnés et forcés en quelque sorte d'arrêter leur main, lorsqu'ils sont arrivés au second volume, et qu'ils en ont examiné de plus près la teneur. Car, dans le second volume, il est un très-grand nombre de lettres absolument étrangères à la physique, et où M. Euler ne traite que des questions de métaphysique, qui sont comme les préliminaires ou les bases de la religion. Les éditeurs ont été dans la nécessité, ou de laisser subsister ces lettres, ou en les supprimant, de tronquer notablement l'ouvrage qu'ils redonnoient au public : c'est au premier parti qu'ils ont donné la préférence. Mais combien de suppressions odieuses et d'infidélités n'est-on pas en droit de leur reprocher encore dans le second volume : nous disons *infidélités*, car on ne peut pas ne pas appeler ainsi des retranchemens très-contraires aux intentions de l'auteur qu'on redonne au public, et qui vont à lui faire ignorer combien M. Euler étoit profondément convaincu de la vérité du christianisme, et jusqu'à quel point alloit son zèle pour la religion, et son mépris pour les nouveaux philosophes.

La première lettre du second volume a pour objet la nature des esprits. Les éditeurs n'ont point supprimé tout ce qu'oppose M. Euler au matérialisme; et ce qu'il enseigne sur la distinc-

tion entre les esprits et les corps : il auroit fallu supprimer sa lettre entière; ils se sont cependant permis quelques retranchemens assez importans.

M. Euler avoit dit que quelques philosophes se sont imaginés que la matière pourroit bien tirer d'un certain arrangement de ses parties la faculté de penser; il les réfute, et il ajoute ce qui suit, et que les éditeurs ont retranché. « D'autres philosophes, ne sachant à quoi se dé-
» cider, croient qu'il seroit bien possible que
» Dieu communiquât à la matière la faculté de
» penser. Ce sont ces mêmes philosophes qui
» soutiennent que Dieu a donné aux corps la
» qualité de s'attirer les uns les autres; or,
» comme les corps en s'attirant les uns les autres,
» seroit la même chose que si Dieu poussoit im-
» médiatement les corps les uns vers les autres,
» ainsi que nous l'avons prouvé dans les lettres
» précédentes, il en seroit de même de la faculté
» de penser communiquée aux corps; ce seroit
» alors Dieu lui-même qui penseroit, et point
» du tout le corps. Mais pour moi, je suis tout-
» à-fait convaincu que je pense moi-même : et
» rien ne sauroit être plus certain que cela. Donc
» ce n'est pas mon corps qui pense par une fa-
» culté qui lui a été communiquée, c'est un être

» infiniment différent; c'est mon ame qui est un » esprit ».

Il nous semble que cette réflexion étoit bien faite pour trouver grâce devant des éditeurs fidèles. Et sans doute on jugera aussi favorablement de la réflexion suivante, qui a pourtant disparu dans l'édition nouvelle. « On de» mande ce que c'est qu'un esprit.... De sem» blables questions sont le langage des maté» rialistes, qui se piquent encore du titre d'es» prits-forts, quoiqu'ils veulent bannir du monde » l'existence des esprits, c'est-à-dire, des êtres » intelligens et raisonnables; mais toute cette » sagesse imaginaire dont se glorifient encore » aujourd'hui ceux qui affectant le caractère » d'esprits-forts, veulent se distinguer du peu» ple; toute cette sagesse, dis-je, tire son ori» gine de la manière lourde dont on a raisonné » sur la nature des corps : ce qui ne leur est pas » fort glorieux; souvent même ils se vantent de » leur ignorance, et disent que nous ne connois» sons presque rien des corps : donc, ajoutent» ils, il est très-possible qu'un corps pense et » fasse toutes les fonctions que le peuple regarde » comme le partage des esprits; il seroit bien » superflu de vouloir encore réfuter ce senti» ment bizarre, après les éclaircissemens que

» j'ai eu l'honneur d'exposer à votre altesse ».

Toutes les lettres suivantes, jusqu'à la 90e., roulent sur l'union de l'ame avec le corps, sur la liberté de l'homme, et sur l'origine du bien et du mal : nous reconnoissons avec plaisir qu'en général les éditeurs les ont respectées; mais pourquoi n'ont-ils pas laissé subsister cette petite phrase qui termine la 89e. *C'est sur la providence de Dieu, qui s'étend jusqu'à chaque individu en particulier, qu'est fondée toute la religion, dont le but unique est de conduire l'homme au salut.* Pourquoi surtout ont-ils fait disparoître du commencement de la 90e. l'observation suivante. Avant de continuer ses considérations sur la philosophie et la physique, M. Euler déclare qu'il est de la dernière importance d'en faire remarquer la connexion avec la religion, et il ajoute ce qui suit, et que nous nous plaignons d'avoir été enlevé de l'édition ancienne.

« Quelques bizarres et absurdes que soient » les sentimens d'un philosophe, il en est telle- » ment entêté, qu'il n'admet aucun sentiment » ou dogme dans la religion, qui ne soit con- » forme avec son système de philosophie; et » c'est de là qu'ont tiré leur origine la plupart » des sectes et des hérésies dans la religion.

» Plusieurs systèmes philosophiques sont réelle-
» ment en contradiction avec la religion; mais
» alors les vérités divines devroient bien l'em-
» porter sur les rêveries humaines, si l'orgueil
» des philosophes n'y mettoit aucun obstacle :
» mais si la vraie philosophie paroît quelquefois
» contraire à la religion, cette contradiction
» n'est qu'apparente, et il ne faut jamais se lais-
» ser éblouir par des objections »..

Il est encore dans le corps de cette lettre une suppression qui est peut-être d'une plus grande importance, quoiqu'elle ne tombe que sur une phrase.

M. Euler répond à l'objection que les incrédules forment contre la prière, fondés sur ce que Dieu seroit obligé de changer sans cesse le cours des choses réglé dès l'origine du monde, et de faire des miracles continuels en faveur des prières que lui adressent les fidèles, et il dit que Dieu ayant prévu et entendu de toute éternité nos prières, et les ayant jugé souvent dignes d'être exaucées, il a arrangé exprès le monde en conséquence de ces prières, en sorte que leur accomplissement fut une suite du cours naturel des événemens. C'est ainsi, continue-t-il, que Dieu exauce les prières des fidèles sans faire des miracles : *quoiqu'il n'y ait, ajoute-t-il, aucune*

raison de nier que Dieu ait fait et fasse encore quelquefois de vrais miracles. C'est cette dernière phrase que les éditeurs ont supprimée.

La 91e. lettre offre un morceau qu'on pourroit dire, avec une certaine apparence de vérité, appartenir à la théologie, quoiqu'au fond il ne soit que philosophique; les éditeurs, en suivant le plan de suppression annoncé, ont eu quelque droit apparent de le faire disparoître. Cependant ce morceau qui a pour objet la manière dont Dieu opère la conversion des pécheurs, et agit sur la volonté de l'homme, ne tient point à la théologie protestante; il contredit au contraire formellement le calvinisme rigide, dont M. de Condorcet prétend que M. Euler fit une profession constante.

Dans la 96e. lettre, M. Euler parle de certains philosophes qui nient l'existence des corps, et qu'il nomme *idéalistes*, et de quelques autres qui vont encore plus loin, et prétendent que rien n'existe, excepté leur ame. M. Euler remarque que ces philosophes sont opposés à ceux qu'on nomme *matérialistes*, qui nient l'existence de tous les esprits, soutiennent que tout ce qui existe est matière, et que ce que nous nommons notre ame, n'est qu'une matière très-subtile, et par-là capable de penser. M. Euler ajoute en par-

lant du sentiment des matérialistes : *Ce sentiment est beaucoup plus absurde que celui des premiers : et on a pour le renverser des argumens invincibles.* Nous cherchons pourquoi les éditeurs ont retranché cette phrase, qui montre si bien jusqu'à quel point M. Euler croyoit le matérialisme absurde, et nous n'en pouvons découvrir d'autres, que de grands ménagemens pour les matérialistes qui en méritent si peu.

Les lettres qui suivent jusqu'à la cent neuvième, traitent des idées, du langage, des syllogismes, de leurs formes et de leurs modes. M. Euler reprend ensuite l'origine et la permission du mal, et il dit dans la cent onzième.

« Le péché est sans doute le plus grand mal » et la plus grande imperfection qui puisse exister. » Il ne sauroit y avoir en effet à l'égard des » esprits un plus grand déréglement que quand » ils s'écartent des lois éternelles de la vertu, et » qu'ils s'abandonnent au vice. La vertu est le » seul moyen de rendre un esprit heureux, et » il seroit impossible à Dieu de rendre heureux » un esprit vicieux. Tout esprit adonné au vice est » nécessairement malheureux, et tant qu'il ne » retourne pas à la vertu, *ce qui pourroit bien » être souvent impossible,* ses malheurs ne sau- » roient jamais finir : et voilà l'idée que je me

» forme des diables, des esprits méchans, et de
» l'enfer, laquelle me paroît être très-bien d'ac-
» cord avec ce que la sainte Ecriture nous en-
» seigne là-dessus ».

Ce qu'on vient de lire subsiste dans la nouvelle édition, excepté cettte phrase incidente, *Ce qui pourroit bien être souvent impossible.* Phrase cependant qui n'est rien moins qu'indifférente; car on voit bien par-là que M. Euler ne veut pas permettre de soupçonner seulement, que son sentiment, d'ailleurs si sage et si philosophique, soit en opposition avec la foi orthodoxe, qui nous enseigne que les diables ne peuvent pas revenir, ou du moins ne reviendront jamais à la vertu.

M. Euler continue : « Les esprits-forts se mo-
» quent quand ils entendent parler des diables :
» mais comme les hommes ne sauroient pré-
» tendre être les meilleurs de tous les êtres rai-
» sonnables, ils ne sauroient non plus se vanter
» d'être les plus méchans ; il y a sans doute des
» êtres beaucoup plus méchans que les hommes
» les plus méchans, et ce sont les diables ».

Nous n'avons point de querelle sérieuse à faire aux éditeurs sur tout ce morceau; nous ferons seulement deux ou trois observations légères. La première c'est que dans cette première phrase, *le péché est le plus grand mal*, ils ont substitué

le mot *crime* à celui de *péché*: apparemment ce dernier mot leur a paru trop bourgeois et trop ecclésiastique. La seconde c'est que par-tout où M. Euler a nommé les *diables*, ils ont substitué le nom de *démons* : effectivement, ce dernier nom est moins âpre et moins effrayant que celui des diables. La troisième c'est que les éditeurs, dans ce morceau, ont laissé subsister le nom d'*esprits-forts*, et c'est apparemment par mégarde; car ce nom par lequel M. Euler désigne ordinairement et si fréquemment les incrédules, avoit jusqu'à présent subi une proscription rigoureuse.

La lettre cent treizième se termine par ces conclusions importantes, qu'on est très-étonné de ne point retrouver dans l'édition nouvelle.

« Par l'abus de tous ces moyens qui devroient » nous conduire à la vertu, on devient de plus » en plus vicieux, et on se détourne de l'unique » chemin qui conduit au bonheur.

» De là on comprend la vérité des dogmes de » notre sainte religion, qui nous apprennent que » le péché éloigne les hommes de Dieu, et les » rend incapables de parvenir à la vraie félicité.

» Nous ne sommes que trop convaincus que » tous les hommes sont plongés dans le péché, » et que les motifs ordinaires que les événemens » fournissent

» fournissent dans le monde, ne seroient pas suf-
» fisans pour nous dégager de ces liens; il a donc
» fallu employer des moyens extraordinaires
» pour rompre les chaînes qui nous attachent au
» vice, et c'est ce que la miséricorde infinie de
» Dieu a exécuté, en nous envoyant notre divin
» sauveur. C'est un mystère trop élevé pour nos
» foibles lumières. Mais quoique les incrédules y
» trouvent à redire, l'expérience nous montre ou-
» vertement, que c'est un moyen très-propre à
» ramener les hommes à la vertu. On n'a qu'à
» jeter les yeux sur les apôtres et les premiers
» chrétiens pour en être convaincu. Leur vie,
» leur mort, et surtout leurs souffrances, nous
» découvrent, non-seulement la vertu la plus
» sublime, mais encore l'amour de Dieu le plus
» pur. Cela seul suffiroit pour nous démontrer
» la vérité et la divinité de la religion chré-
» tienne; car assurément, l'ouvrage et l'effet de
» quelques illusions, ou de quelques fourberies
» des hommes, ne peut être de nous rendre vé-
» ritablement heureux ».

L'équité nous oblige d'avertir que les éditeurs ont laissé intacte la lettre suivante, qui est la 114e., et que cependant le trait précédent se trouve fondu et intercalé presqu'en entier dans cette lettre, conformément à l'usage où est

M. Euler de récapituler dans la lettre qui suit, la lettre qui précéde, et à insister sur ce qu'il y a de plus important; mais il auroit été très-difficile aux éditeurs d'en agir autrement sans défigurer horriblement ou même supprimer entièrement la lettre; et du moins il y a toujours lieu de se plaindre que les suppressions que les éditeurs jugent à propos de faire, ne tombent guère que sur ce qui a trait à la révélation.

M. Euler dans la lettre 115e. et les suivantes, fait les observations les plus judicieuses et les plus importantes sur les différentes sortes de certitude. Il y a trois classes de vérités, dit-il, qui sont les sources de toutes nos connoissances. La première renferme les vérités des sens, c'est-à-dire, celles dont nous sommes assurés par le témoignage de nos sens; la seconde renferme les vérités de l'entendement, c'est-à-dire, celles que nous apprenons par le raisonnement; la troisième renferme les vérités de foi, c'est-à-dire, celles que nous croyons sur le rapport de personnes dignes de foi. Il est difficile de dire, observe M. Euler dans la lettre 116e., « quelle » est celle de ces trois sources qui contribuent » le plus à augmenter nos connoissances. Pour » Adam et Eve, il semble qu'ils n'ont puisé que » dans les deux premières : cependant Dieu leur

» a révélé quantité de choses dont la connois-
» sance doit être rapportée à la troisième sour-
» ce, puisque ni leur propre expérience, ni leur
» raisonnement ne les y ont conduit. Ensuite le
» diable leur a communiqué de nouvelles idées :
» et Adam a cru aux rapports qui lui furent faits
» par Eve ». Toutes ces dernières phrases ont
disparu dans la nouvelle édition.

M. Euler remarque dans la même lettre, que pour les vérités de chacune de ces trois classes, il faut se contenter des preuves qui conviennent à la nature de chacune, et qu'il seroit ridicule de vouloir exiger une démonstration géométrique des vérités d'expérience ou historiques. *C'est ordinairement*, continue-t-il, *le défaut des esprits-forts, et de ceux qui abusent de leur pénétration dans les vérités intellectuelles, d'exiger des démonstrations géométriques pour prouver toutes les vérités de la religion qui appartiennent en grande partie à la troisième classe.* Les éditeurs ont conservé cet article ; mais en supprimant ces mots : *C'est ordinairement le défaut des esprits-forts.* Dans quelles vues? il est facile de le découvrir.

Mais dans la lettre suivante, qui est la 117e., nous observons une omission plus affectée.

M. Euler dans cette lettre répond à l'objec-

tion des pyrrhoniens contre la certitude des vérités aperçues par les sens. Nos sens se trompent quelquefois. Et de là, remarque M. Euler, ces *subtils philosophes, qui se vantent de douter de tout, tirent cette conséquence que nous ne saurions jamais nous confier à nos sens. Mais,* dit M. Euler, *il m'est arrivé plus d'une fois que rencontrant dans la rue un homme inconnu, je l'ai pris pour quelqu'un que je connoissois; donc puisque je me suis trompé, rien n'empêche que je ne me trompe toujours;* et par conséquent, *je ne suis jamais assuré que la personne à qui je parle est effectivement celle que je m'imagine.* Il cite quelques autres exemples de conséquences aussi absurdes, et poursuit, *quelles conséquences! Ce sont pourtant ces conséquences naturelles qui découlent du sentiment de ces philosophes, et votre altesse comprend aisément qu'elles mènent, non-seulement aux plus grandes absurdités, mais qu'elles renversent aussi tous les fondemens de la société.* Ce qui suit immédiatement, et qui termine la lettre, a disparu dans la nouvelle édition.

« C'est pourtant dans cette source que ces » esprits-forts puisent leurs objections contre la » religion : la plupart de ces objections revien-

» nent à ce beau raisonnement. On a des exem-
» ples que quelqu'un s'est trompé en prenant un
» homme pour un autre ; donc les apôtres se sont
» aussi trompés quand ils disent avoir vu Jésus-
» Christ après sa résurrection. En toute autre
» occasion on se moqueroit de leur faux esprit :
» mais quand il s'agit de la religion, ils ne trou-
» vent que trop d'admirateurs ».

Ici se termine le travail de notre confrontation. La suite du second volume et le troisième tout entier, ne renferment rien qui ait trait à la religion, et qui par conséquent ait pu donner lieu à des retranchemens.

Mais en voilà bien assez pour reconnoître la fidélité avec laquelle les éditeurs ont exécuté ce qu'ils annonçoient dans leur avertissement. *Quant aux autres retranchemens*, disoient-ils, *ils portent presque tous sur des réflexions qui appartiennent moins aux sciences et à la philosophie qu'à la théologie, et souvent même aux dogmes de la communion dans laquelle M. Euler a vécu.*

Nous avons mis sous les yeux tous ces retranchemens, et l'on voit, 1°. qu'il n'y en a aucun qui appartienne à la théologie, c'est-à-dire, à cette science qui tire ses conclusions des principes révélés, et pour laquelle nos nouveaux phi-

losophes voudroient inspirer tant de mépris : elles sont toutes du ressort de la philosophie naturelle, ou ne présentent que de simples témoignages du christianisme de l'auteur; 2°. qu'il n'est absolument aucune des réflexions supprimées qui appartienne aux dogmes particuliers de la religion protestante : car s'il en étoit une, ce seroit celle dans la lettre 91e., qui a pour objet la *conciliation de la liberté de l'homme avec la toute puissance de Dieu dans la conversion des pécheurs.* Or, la voie de conciliation qu'ouvre M. Euler, s'éloigne fort du sentiment commun aux théologiens protestans, et retombe même dans le système de Molina et de Suarès. 3°. Que les éditeurs ont donc voulu faire illusion au public sur le genre de retranchemens qu'ils se sont permis, ou peut-être que lorsqu'ils composoient leur avertissement, les retranchemens n'étoient point encore exécutés, et ils n'avoient point lu avec assez d'attention toutes les Lettres de M. Euler. Mais la conclusion ultérieure, c'est qu'on a donc été bien fondé à croire que les éditeurs auroient bien voulu faire ignorer le christianisme de M. Euler, et soulager les incrédules du poids de son autorité qui les accable et les déconcerte, parce qu'il n'est pas possible de renouveler ici leur accusation

ordinaire de foiblesse, de petitesse d'esprit, et que l'exemple de M. Euler, joint à celui de tant de savans du premier ordre, montre avec évidence qu'on peut donc allier la conviction la plus profonde des vérités révélées avec le génie le plus pénétrant et les plus vastes connoissances.

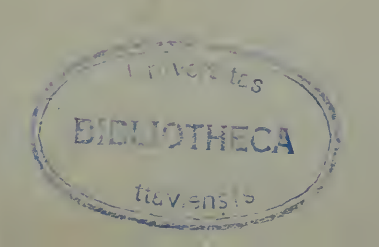
Cependant quelle honte pour nos philosophes d'être réduits, pour la défense de leur cause, à user de semblables supercheries, aussi contraires à l'honnêteté qu'à la bonne foi : et combien ces ruses indignes décèlent le peu de confiance qu'ils ont dans leurs moyens. Les œuvres de M. Euler ne sont pas les seules d'où l'on ait essayé de faire disparoître toutes les traces du christianisme. Celles de Linneus, de Newton, de Bacon (1) etc., en offrent des exemples aussi scandaleux.

Au reste, ce n'est qu'aux personnes qui ne connoissent M. Euler que par ses ouvrages de physique et de géométrie, qu'on auroit pu espérer de faire ignorer sa religion et son christianisme. Les personnes qui ont quelque connoissance de sa vie privée, en ont une pleine certitude; et M. de Condorcet lui-même dans un

(1) Voyez les Annales philosophiques, année 1801, tome III, page 208.

éloge qu'il en a fait, et qu'il a rendu public quelques années avant la nouvelle édition des Lettres, avoit été forcé d'en rendre témoignage. M. Euler, dit-il, *étoit très-religieux : tandis qu'il a conservé sa vue, il rassembloit tous les soirs pour la prière commune, ses petits enfans, ses domestiques, et ceux de ses élèves qui logeoient chez lui. Il leur lisoit un chapitre de la Bible, et quelquefois accompagnoit cette lecture d'une exhortation.*

FIN.


BIBLIOTHECA

